

Modélisation du mécanisme d'intercompréhension.

Anna Rita GALIANO

Groupe de Recherche sur les Communications (GRC) - EA 1129 -Université Nancy 2-

23 Bd Albert 1^{er} BP 3397 54015 Nancy Cedex

E-mail : Anna.Galiano@univ-nancy2.fr

En partant des études conduites en pragmatique, nous nous sommes posé la question suivante : comment deux sujets utilisent-ils le langage pour atteindre un but ? Plus particulièrement, comment les sujets se servent-ils du langage pour décrire un objet ? qu'est ce qu'ils décrivent ?

Notre travail se base sur une recherche empirique conduite sur quinze sujets dont cinq atteints de psychose maniaco-dépressive. Nous avons mis les sujets en situation d'interaction avec pour tâche de résoudre un problème de nature cognitive.

Le but de notre communication est de présenter la modélisation logico discursive que nous avons réalisée pour analyser le discours des sujets. Pour ce faire, nous avons eu recours au modèle proposé par Clark et Wilkes-Gibbs (1986) qui a été revisité et adapté à notre corpus. Grâce à cette modélisation, nous avons pu répondre à nos questions initiales et observer, par exemple, que les patients bipolaires se différencient significativement quant à l'utilisation des références et des descripteurs.

Mots clés : Communication, Cognition, Interaction, Modélisation, Psychose maniaco-dépressive.

Introduction

La psychologie cognitive a bouleversé la façon de concevoir le psychisme. Son modèle dominant conçoit la pensée comme un programme informatique qui manipule des symboles abstraits. Les modèles cognitifs ont donc ouvert une nouvelle perspective d'analyse des troubles mentaux.

Les recherches en psychopathologie cognitive se répartissent en deux grands domaines :

- I. Le premier courant de recherche s'est arrêté à appréhender les contenus de la pensée des patients ; notamment les études menées sur la dépression qui ont donné vie à ce qu'on appelle les psychothérapies cognitives (Ionescu, 1995) ;
- II. Le deuxième courant s'est intéressé à l'analyse des processus cognitifs et leurs dysfonctionnements au niveau de la perception, de la mémoire, de l'attention, du langage et de la communication (Le Ny, 1991; Musiol & Trognon, 2000).

Ce dernier courant a incorporé une nouvelle approche en psychopathologie cognitive, l'approche pragmatique et c'est dans ce courant que notre communication s'insère.

Le but de notre communication est en effet de montrer comment la psychologie cognitive et notamment la pragmatique permettent une approche originale à la compréhension de certaines pathologies. Cela est possible étant donné que l'objet d'analyse n'est pas la pathologie en soi mais l'interaction verbale et les processus qui les sous-tendent. En effet, nous partons d'un postulat simple : grâce au langage nous pouvons remonter aux processus cognitifs mis en acte par les interlocuteurs. Dans ce sens, le langage est un miroir de la pensée humaine qui permet de mieux comprendre la manière dont les sujets raisonnent. Dans cette optique, nous allons répondre à une question fondamentale : comment deux sujets utilisent-ils le langage pour atteindre un but ? Cette question plus générale peut être opérationnalisée en deux autres questions plus spécifiques : comment les sujets se servent-ils du langage pour décrire un objet du monde ? Qu'est ce qu'ils décrivent ?

Nous avons mis en place une modélisation de la communication référentielle pour pouvoir répondre de manière exhaustive à ces questions.

Procédure de l'expérience

Nous avons pris comme modèle de référence l'article de Clark et Wilkes-Gibbs (1986) Referring as a collaborative process, *Cognition*, 22, 1-39. Dans cet article, les auteurs proposent un modèle de référenciation en situation de collaboration. Ce modèle qui a inspiré notre travail, a été revisité par nous même de manière à l'adapter à la tâche considérée. En effet, si le but de Clark et Wilkes-Gibbs (1986) est uniquement de montrer comment les références se figent peu à peu dans l'interaction dans une

situation de collaboration, le nôtre est de montrer aussi comment les sujets utilisent le langage pour arriver à communiquer¹, à s'entendre.

Les sujets appartenant à cette étude ont tous été recrutés par l'Hôpital de la Pitié Salpêtrière de Paris. Les patients atteints de psychose maniaco-dépressive² ont été ou sont suivis dans cet établissement. Ces sujets sont vus "hors crise", c'est-à-dire qu'ils ne sont pas polarisés sur une phase dépressive ou maniaque. Ils ne présentent donc pas les symptômes typiques de l'une des deux phases de la maladie. Pour ces sujets, ont été recrutés des apparentés de premier degré, et comme groupe contrôle des témoins qui n'ont aucun lien de parentalité avec les deux groupes précédents. L'âge des sujets est compris entre 16 et 58 ans, 8 de sexe masculin et 7 de sexe féminin. Les enfants ont été exclus à cause de la difficulté de la tâche assignée.

Le matériel utilisé est le jeu du Tangram, puzzle chinois composé de deux séries de cartes dont les figures représentées ressemblent à des ombres chinoises.

Lors des épreuves, seuls les modèles sous formes de cartes sont utilisés ; elles servent ainsi de support à l'interaction verbale. L'avantage de cet outil est la diversité des interprétations que ces "ombres" peuvent susciter chez les individus, ce qui peut entraîner une grande variation dans le discours d'un sujet à l'autre. Les 24 cartes représentent une série de douze "volatiles" et une série de douze "personnages" dans diverses positions. Les deux sujets disposent de la même série lors de l'épreuve. Le choix d'utiliser deux séries de cartes, personnages et volatiles, se justifie par le fait que les sujets jouent deux rôles : celui de directeur et celui de partenaire³. En effet, si on utilise une seule série, lorsque le sujet serait partenaire à l'essai 2, il connaîtrait déjà les figures pour les avoir observées en tant que directeur à l'essai 1 et trouverait donc les cartes décrites par l'expérimentateur avant que ce dernier ne fournisse les éléments pertinents. Par conséquent, l'usage de deux séries de cartes apporte la garantie que le sujet trouve les cartes par un véritable travail cognitif et non pas parce qu'il les connaît déjà.

¹ L'étymologie du mot nous permet de souligner le sens qu'on donne à ce processus. « Communiquer » vient du latin *communicare* qui signifie « mettre en commun ». Dans ce sens, communiquer c'est partager un savoir sur un objet, le mettre en commun au moyen du langage.

² Dans ce travail nous ne traitons pas de la pathologie puisque notre but est de présenter un modèle fiable de la référenciation dans un processus d'intercompréhension.

³ Le rôle de directeur consiste à disposer les figures sur le dispositif dans un ordre et à les décrire ; le rôle de partenaire consiste à retrouver l'ordre des figures grâce aux indices donnés par le directeur.

Pendant l'expérience, l'expérimentateur et le sujet sont assis l'un en face de l'autre. Ils sont séparés par une planche inclinée sur laquelle sont disposées les cartes. Cela favorise la communication non verbale dans le déroulement de l'interaction.

En revanche, pour leur expérience, Clark et Wilkes-Gibbs (1986) ont choisi huit paires de sujets (étudiants) "normaux". Ils ont utilisé comme matériel une seule série de cartes de Tangram. Chacun des huit paires d'étudiants ont été soumis à six épreuves, c'est-à-dire que les sujets devaient jouer le rôle de directeur ou de partenaire six fois consécutives les plus rapidement possible. Leur étude est donc de type longitudinal puisqu'elle procède par l'observation d'un même sujet pendant six épreuves, alors que notre étude se base sur une méthode transversale de comparaison avec d'autres groupes.

Modélisation d'une interaction

Dans le modèle proposé par Clark et Wilkes-Gibbs (1986), le processus de référenciation passe par trois phases. Le locuteur initie le processus en présentant un syntagme nominal, l'interlocuteur le juge pertinent ou non pertinent, c'est-à-dire qu'il peut accepter, rejeter ou compléter l'expression nominale donnée par le locuteur. La réaction du locuteur dépend de ce jugement ; si nécessaire, il corrige, développe ou remplace l'expression nominale initiale au cours d'un processus itératif jusqu'à ce que soit atteinte une version que tous les deux acceptent.

Dans ce processus, les sujets essaient de réduire au minimum l'effort de collaboration. Ce qui émerge de cet effort est que la forme préférée de référenciation est celle pour laquelle le locuteur présente un groupe nominal élémentaire et les destinataires l'acceptent sans prendre un tour de parole supplémentaire. Dans le modèle proposé par les auteurs, les trois phases sont présentées de manière méthodique mais le processus qui les sous-tend n'est pas explicité. Nous savons que le processus référentiel passe par ces trois phases, mais nous ne savons pas comment. Or, les interactants sont toujours engagés dans un processus de négociation que l'on pourra formaliser par le schéma présenté dans la figure 1. Ainsi représenté, le mécanisme d'intercompréhension est conçu dans sa dimension évolutive et collaborative. C'est-à-dire que les trois phases ne peuvent pas être isolées, mais chaque nouvelle proposition dépend de celle qui la précède et ne peut pas être comprise sans ce lien (Trognon & Brassac, 1992). On a donc une représentation interactive et émergente du déroulement du processus référentiel. Interactive car il existe une *dynamique* temporelle des phases

de référenciation et émergente car les trois phases ne sont pas déterminées *a priori*, mais elles émergent du contexte conversationnel.

Le modèle de coopération proposé par Clark et Wilkes-Gibbs (1986) est un modèle qui met l'accent sur la première phase de référenciation, c'est-à-dire la phase de présentation d'une référence avec un des différents types de proposition. Cette phase est ensuite observée dans une dimension longitudinale, c'est-à-dire pendant les six épreuves (de A1 à A6) que les sujets passent. Le but est de voir comment les sujets changent de type de référence au fur et à mesure que leur savoir mutuel s'enrichit dans les épreuves. En revanche, notre étude met l'accent sur la dimension interactive, interlocutoire, du processus conversationnel. La phase qui nous permet de montrer cette dimension est la phase de reformulation de la référence qui fait suite à l'intervention de l'expérimentateur.

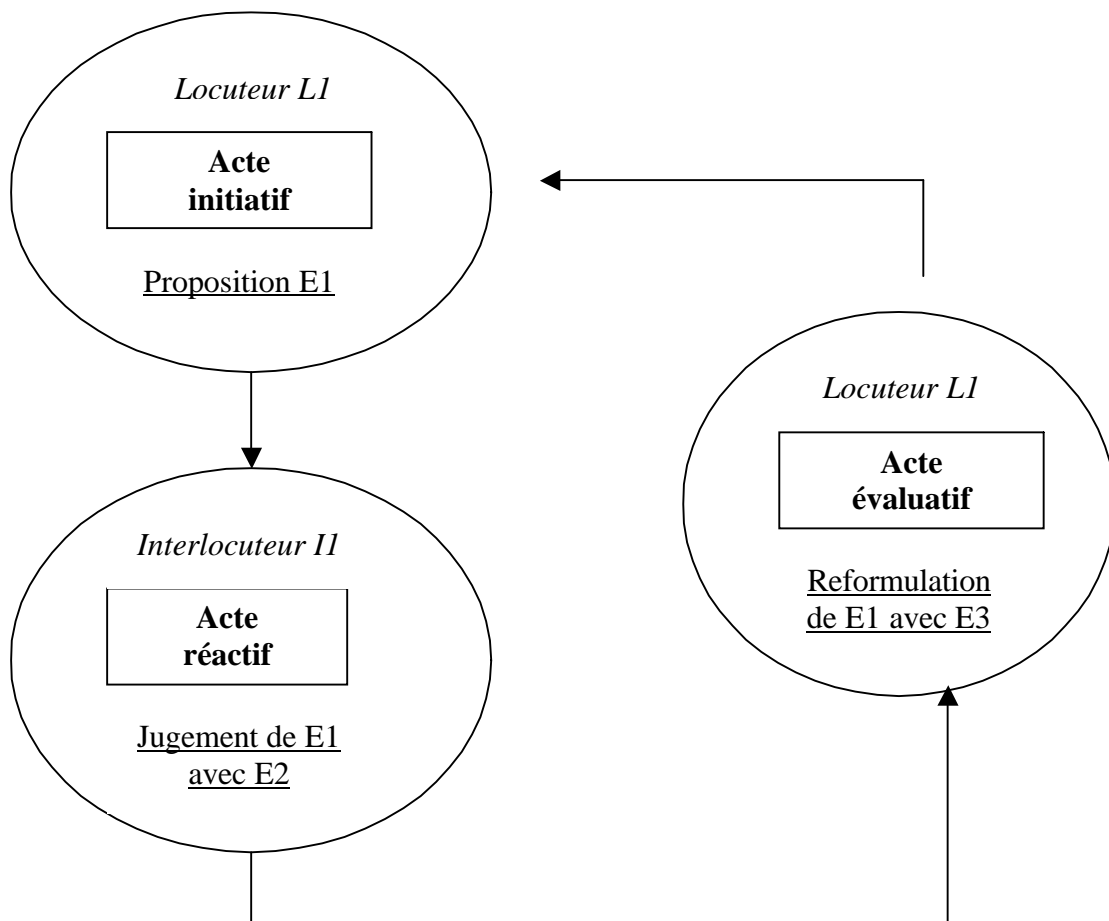


Figure 1 : Modélisation revisitée du processus référentiel dans ses trois phases proposé par Clark et Wilkes-Gibbs (1986).

Comme le montre la figure 1, le locuteur L1 prend la parole pour décrire une figure avec une proposition E1. Cette proposition est jugée par l'interlocuteur I2 qui va

engendre une réaction de la part de L1. En effet, l'interlocuteur peut soit accepter, soit rejeter, soit faire une remise de la proposition. Cette dernière réaction consiste à signaler à L1 d'accepter l'intervention précédente E1, mais en ajoutant un jugement (évaluation) final qui suscitera une expansion. Suite à cette intervention le locuteur L1 doit adapter son discours au jugement de l'interlocuteur. Cette adaptation consiste à réparer E1 ou bien à faire une expansion ou encore remplacer complètement E1 avec E3.

Cette modélisation du processus d'intercompréhension ne nous dit pas comment les interactants arrivent à communiquer. En effet, les locuteurs doivent faire preuve d'une compétence linguistique mais aussi pragmatique. Dans le processus de référenciation, cette dernière compétence se traduit dans la mobilisation de références et de descripteurs. Nous avons pu, à partir de notre corpus d'analyse et du travail de Clark et Wilkes-Gibbs (1986), faire émerger un modèle typique des communications référentielles. Nous avons observé que les locuteurs utilisent, pour introduire les figures, quatre types d'expressions référentielles : des références définies, des références indéfinies, des descriptions et des expressions nominales sans article (Moeschler & Reboul, 1994, Wilkes-Gibbs & Clark, 1992), plus précisément :

- 1) Les **références définies** sont des expressions nominales composées de l'article défini (le/la) et ayant pour tête lexicale un nom : « l'oie », « le pantin », « la femme et l'enfant », etc. ;
- 2) Les expressions nominales **sans article** : « *deux grandes oreilles* » ;
- 3) Les **références indéfinies** sont des expressions nominales composées d'un article indéfini (un/une) et ayant pour tête lexicale un nom : « *un canard* », « *un personnage debout* », « *une grande bouche ouverte* », etc. ; ou des expressions nominales comme : « *quelqu'un qui est assis* » ;
- 4) Les **descriptions** comme : « *il marche* », « *il monte l'escalier* ».

Dans l'expérience de Clark et Wilkes-Gibbs (1986), les directeurs ont presque toujours présenté les figures dans l'épreuve A1 avec une référence indéfinie ou une description. Selon les auteurs, le fait que les sujets n'utilisent pas des références définies ou des nominaux sans article est dû à l'absence d'un savoir mutuel sur les figures, savoir qui se construit au cours de l'interaction. En effet, l'emploi d'une

référence définie présuppose une connaissance commune de la figure et cette connaissance ne peut être construite qu'en conversation.

Dans notre expérience, les sujets bipolaires ont un recours plus important aux descriptions (50%) contrairement aux deux autres groupes qui emploient de manière plus importante des références de type indéfini (60% et 61,66%).

Une autre variable liée à la dimension pragmatique de la communication est celle des descripteurs. Ces propriétés, qui ont été inspirées par les travaux des Clark et Wilkes-Gibbs (1986), nous les avons réunies en quatre catégories :

- 1) **propriété descriptive** : indique avec le verbe être la position de la figure, par exemple « *il est assis* », « *il est debout* », « *sur la droite* », etc. ;
- 2) **propriété interprétative** : assigne une interprétation globale à la figure, par exemple : « *c'est un ours* », « *c'est un pantin* », etc. ;
- 3) **propriété actionnelle** : décrit une action de la figure, par exemple : « *il marche* », « *il lève le bras vers le ciel* », encore « *il picore* », etc. ;
- 4) **propriété attributive** : décrit les éléments qui composent la figure, « *un cou* », « *un bras* », « *les pattes* », et un attribut de la figure qui est exprimé par le verbe avoir, par exemple : « *il a un chapeau* », etc.

Cette classification nous semble plus apte à montrer la subtilité du processus de référénciation. On parle de propriété du langage dans le sens où les sujets *utilisent* ces propriétés pour décrire le monde. On est donc pleinement dans le contexte pragmatique de la communication.

De même que pour les références, nous avons pu observer que le groupe des bipolaires a eu un recours à la propriété descriptive de manière significative (52%) par rapport aux deux autres groupes (respectivement de 43.77% et de 40.57%).

Conclusion

Notre expérience relève de deux aspects du langage, la *production* (directeur) et la *compréhension* (partenaire). La production d'un message verbal concerne le passage d'un contenu mental à un énoncé articulé (Ducrot & Schaeffer, 1995). Ce passage repose sur une activité de planification puisque le directeur, par rapport au but de l'échange verbal, doit déterminer le contenu global de l'intervention et l'ordre de présentation. Dans ce sens, il y a une sélection qui concerne le choix du type d'acte de

langage, mais surtout le choix des mots (voire des références) à utiliser. La compréhension, par contre, concerne l'identification, de la part du partenaire, de l'acte produit par le directeur ou du référent de l'énoncé. Ce dernier est possible justement grâce à l'existence d'un ensemble de connaissances, de croyances et de suppositions mutuelles des interactants au moment de l'énonciation.

Nous avons présenté de manière synthétique une modélisation d'un type particulière d'interaction : la communication référentielle. Notre souci est de comprendre et faire comprendre comment deux inter-actants sont capables d'exploiter leurs connaissances et de les partager en situation d'interaction de type face à face. Le modèle qui découle de ce travail est un modèle interactif. Les sujets, à partir de leurs savoirs individuels, construisent au fur et à mesure un savoir qui à la fin du processus sera partagé. Cette construction n'est pas parfaite étant donnée que les interactants n'arrivent pas toujours à s'entendre. L'intercompréhension relève d'un processus d'ajustement des significations véhiculées par chaque énoncé. Comme nous l'avons déjà souligné, cet ajustement passe à travers au moins trois tours de parole.

Références

- Clark, H-H., Wilkes-Gibbs, D. (1986). Referring as a collaborative process, *Cognition*, 22, 1-39
- Ducrot, O., Schaeffer, J-M. (1995). *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil
- Ionescu, S. (1995). Approches de la psychopathologie. In R. Ghiglione, J.F. Richard (Eds.), *Cours de psychologie*, 6, Paris, Dunod, 441-492
- Le Ny, J.F. (1991). Les modèles de la psychologie cognitive et la psychopathologie. In G. Loas, P. Boyer, B. Samuel-Lajeunesse (Eds.), *Psychopathologie cognitive*, Paris, Masson, 19-26
- Moeschler, J. Reboul, A. (1994). *Dictionnaire Encyclopédique de Pragmatique*, Paris, Editions du Seuil
- Musiol, M., Trognon, A. (Eds.). (2000). *Eléments de psychopathologie cognitive : le discours schizophrène*, Paris, Armand Colin
- Trognon, A. Brassac, C. (1992). L'enchaînement conversationnel, *Cahiers de Linguistique Française*, 13, 67-108
- Wilkes-Gibbs, D., Clark H-H. (1992). Coordinating Beliefs in Conversation, *Journal of Memory and Language* 31, 183-194